

LE SUD DU GABON : DE LA CÔTE ATLANTIQUE À L'ARRIÈRE-PAYS (XVII^{ÈME} - DÉBUT XX^{ÈME} SIÈCLE

Koumba-Manfoumbi, ép. Mavoungou-Bouyou Monique

Université Omar Bongo, Libreville (Gabon)

Monique.mavoungou@gmail.com

Résumé

Cette thèse d'Etat de 547 pages sur le Sud du Gabon, soutenue à Brazzaville à l'université Marien Ngouabi, le 23 décembre 2020, est une étude sur l'histoire et les civilisations de cette région. Une étude de l'histoire de son peuplement et de ses cultures qui se mettent en place progressivement depuis les lointaines origines de leurs composantes sociales. Une histoire des échanges entre ces cultures jusqu'à l'irruption en leur sein de la traite des esclaves. L'histoire de la région évolue peu. Celle-ci communique peu avec l'extérieur. Le commerce des esclaves l'ouvre sur le vaste monde. Commence alors l'accélération de l'évolution des sociétés du Sud du Gabon. Évolution certes lente des principales caractéristiques politiques, sociales, économiques et de la culture, chacune dans leur rythme. Conséquence : Cette région de plus d'une vingtaine de groupes ethnolinguistiques va connaître trois siècles de violence et de bouleversement socioculturels et socioéconomiques.

Mots clés : *Sud du Gabon, Histoire, Civilisations.*

Introduction

L'espace étudié, le Sud du Gabon, concerne quatre (4) provinces, sur les neuf (9) que compte la République gabonaise : la Nyanga, la Ngounié, l'Ogooué–Lolo et le Haut-Ogooué. Les Bavili, Balumbu, Bapunu, Bavarama, Bavungu, Bisir, Mitsogo, Gapindzi, Bavéa, Bavove, Bandzebi, Ivili, Batsengi, Bawandji, Baduma, Bewumvu, Bakaningi, Bungom, Bandumu, Ambaama, et Atɛɛ peuplent cette région. Ce sont 21 groupes communautaires regroupés par blocs ethnolinguistiques, formant des aires culturelles. Ces communautés culturelles

s'étendent sans discontinuer du Gabon à l'est de la République du Congo Brazzaville.

Cette région a pour limite ouest la côte Atlantique que les navigateurs portugais atteignent dès 1471. C'est seulement au XIX^{ème} siècle que l'arrière-pays est exploré. Paul Belloni Du Chaillu fut le premier à y accéder (1863-1865). Avant lui, l'intérieur des terres étaient restées inconnues des Européens. Leur connaissance du Gabon se limitait à celle de la côte.

Plusieurs raisons peuvent expliquer cette situation. D'une part, pour les Portugais, la côte occidentale de l'Afrique ne représentait qu'une suite d'étapes sur le chemin qui les menait au riche marché de l'océan indien ou au "mystérieux royaume du prêtre Jean", d'identification difficile ; plus intéressés par l'or, l'argent et les épices des Indes qu'à l'hinterland. D'autre part, la raison de la négligence par les Européens de connaître l'intérieur des terres résidait en la diabolisation pendant près de trois siècles de l'arrière-pays par les peuples côtiers qu'ils rencontraient. Les populations de la côte (Bavili et Balumbu), traitaient en effet, celles de l'intérieur de "barbares".

Cette étude sur la région du Sud du Gabon vise à rendre intelligible les relations entre les peuples, le fonctionnement de leurs sociétés, leurs cultures et les relations de ces sociétés et de ces cultures entre elles du XVII^{ème} à la fin du XIX^{ème} siècle. Une autre manière de circonscrire les différentes aires culturelles à travers la recomposition des populations du Sud du Gabon qui ont fini par fondre dans un même creuset culturel, à force d'échanger entre elles. C'est notre contribution à une meilleure connaissance de l'histoire du Gabon et de sa région du sud faite de mouvements d'une évolution permanente où se mélangent l'ancien et le nouveau. On y gagne ainsi à s'atteler à l'exercice de ce devoir qui met au jour l'héritage à léguer aux générations futures. Cela participe également de l'intérêt d'écrire l'histoire de cette région qui est la patrie de nos ancêtres. La nôtre, pour y être née. Elle est également le berceau de leurs races et le mien

aussi. Notre curiosité légitime. Nous soulevons ainsi, par l'intérêt scientifique du sujet, un ensemble de problèmes et de difficultés auxquels il nous faut apporter des réponses. La gageure réside dans la délicatesse de la méthode de travail qui repose essentiellement sur des sources écrites et celles orales.

L'objet de cette étude est de savoir le mode de peuplement de cet espace géographique. Comment les populations, à travers les âges avaient construits leurs habitats. Comment ses populations venues de plusieurs ailleurs s'étaient données les territoires où on les trouve aujourd'hui. La façon dont une fois le territoire conquis, ces populations s'étaient organisées du point de vue socio-politique et économique. Le positionnement des territoires ainsi organisés les uns par rapport aux autres ; le tout sans doute, dans un mouvement évolutif d'ensemble que l'historien s'efforce de restituer. Il s'agit d'une entreprise, à la vérité difficile, mais que l'histoire qui a appelé à son secours l'anthropologie culturelle, la linguistique, la généalogie, l'archéologie, etc. peut espérer mener à bien.

Par ailleurs, nos connaissances en linguistique bien qu'élémentaires ont intégré des items universels. Cela nous a permis de circonscrire et de comprendre les mouvements de populations et d'échanges d'un espace à l'autre, d'une aire culturelle à une autre. Nous formulons ainsi l'hypothèse que cette région du Gabon qui constitue un même cadre géographique fut autrefois convoyée par un même destin historique. À l'observation, ces populations furent en contact constant entre elles. Or, tout contact entre les hommes entraîne des échanges et des influences multiples. Ce travail visait donc à reconstituer sur plus de trois (03) siècles, l'univers des peuples en mouvement et en évolution perpétuels dans cette région du Sud du Gabon du début du XVII^{ème} au début du XX^{ème} siècles.

Le dynamisme des civilisations sans cesse occupées à redéfinir au plan socio-politique, économique et culturel l'espace géographique qu'ils occupent naquit du besoin

d'échanger en fonction des productions de chaque société. Chacune prenant chez l'autre ce qu'elle ne produisait pas elle-même, pour la satisfaction de ses besoins. Avant la traite négrière, les échanges dans la région se faisaient entre les productions des peuples de la côte et les productions de l'intérieur des terres. Les produits agricoles et de la pêche constituaient en général l'essentiel des articles d'échanges entre eux. Ainsi, entre le XVII^{ème} siècle et le début de la première moitié du XX^{ème} siècle, les peuples établis dans la région s'organisent, produisent et bâtissent une économie. Ils récoltent et emmagasinent ce qui est nécessaire à la consommation quotidienne. Le surplus est échangé : le sel marin de la côte est échangé contre les produits agricoles et artisanaux, en provenance de l'arrière-pays. Il en résulte des liens de solidarité de ces échanges qui sont à la fois d'ordre économique et d'ordre spirituel entre les peuples côtiers et les peuples de l'intérieur, en l'occurrence le sel marin, principal élément au cœur des échanges.

Survint la traite des Noirs. La région s'ouvre davantage aux marchés de la côte atlantique animés par les négriers. Les Européens entrent alors en contact avec les sociétés côtières bavili et balumbu du Sud du Gabon. Ils découvrent une région intéressante en hommes et femmes à prélever. Ce trafic va s'intensifier au XVIII^{ème} siècle (1720-1750). Les Portugais établis sur la côte atlantique depuis le XV^{ème} siècle et qui pratiquaient déjà le commerce des esclaves à partir de Sao Tomé, dans les royaumes de Kongo et de Loango, construisent des comptoirs le long de la côte gabonaise où ils se ravitaillent en esclaves. Ainsi, à la fin de la première moitié du XIX^{ème} siècle, le gouverneur portugais, Ramon Ravirosa, signe une convention avec le chef Jim Ngoma. Celle-ci lui donne le droit de s'établir à Tchissade, dans la région de Mayumba. L'activité commerciale qui se développe en cette localité, grâce à la concurrence des Européens (Portugais, Hollandais et Français

notamment), fait de cette région côtière une véritable plaque tournante. Un pôle d'attraction commerciale d'une telle ampleur que le dynamisme commercial de cette contrée atteint l'intérieur du pays. Les peuples de cet espace géographique trouvant à la côte un important débouché pour leurs produits. C'est de Mayumba, de Sette-Cama, et de Pointe Banda que les négriers se lancent vers l'intérieur des terres en utilisant les courtiers.

Dans toute cette région ainsi ouverte au trafic négrier, la pratique de ce commerce rompt l'ordre et l'équilibre social ancien. Naît un nouvel état d'esprit lié à l'apport d'objets nouveaux acquis dans les transactions de la traite des esclaves. Des principes nouveaux progressivement définissent les normes et les fondements de la nouvelle société qui se met en place. Une nouvelle aristocratie constituée par des marchands locaux émerge. L'aristocratie traditionnelle locale s'en trouve disqualifiée. Certains de ses membres mêmes sont réduits en esclavage par les nouveaux maîtres, de profonds bouleversements de la société traditionnelle apparaissent.

L'organisation née de la traite des esclaves connaîtra, à son tour, des bouleversements avec l'avènement colonial qui intervient aux premières années du XX^{ème} siècle. En effet, au lendemain de la conférence de Berlin de 1885 où l'Afrique fut morcelée et partagée entre les puissances européennes, la France entre en possession du territoire du Gabon, au détriment du Portugal et des autres nations commerçantes européennes. À partir du contact établi entre la France et le Sud du Gabon, en 1868, par l'explorateur français Paul Belloni Du Chaillu, l'ère coloniale s'ouvre avec la mise en place de nouveaux systèmes d'organisation sociale, économique, administrative et politique.

La mise en application de ces systèmes met un terme aux violences issues de la traite, qui avaient changé la nature des relations sociales et l'attitude des hommes et des femmes de cette région devant la vie. L'ordre colonial sonne le glas du règne et des pouvoirs des notables enrichis dans le commerce des

esclaves. Dans l'ordre indigène, leurs prérogatives et leurs privilèges sont désormais abolis.

Cette étude comprend trois parties : 1. Le peuplement et organisation socio-politique des communautés ethnolinguistiques de la région (XVII^{ème} siècle) ; 2. Les civilisations de la région (XVII^{ème}-XIX^{ème} siècle) ; 3. Un évènement historique aux conséquences socioculturelles et économiques incalculables : la traite des Noirs (XIX^{ème} début XX^{ème} siècle).

En somme, notre étude se structure autour de deux séquences notoires de l'histoire du sud du Gabon : la séquence des origines au XVII^{ème} siècle et celle de la traite négrière au début du XX^{ème} siècle.

Méthodologie

Pour écrire cette thèse, l'identification des sources a été nécessaire. Celles collectées sont protéiformes ou multiformes. Nous nous sommes appuyées sur les sources écrites, archéologiques, cartographiques, iconographiques et orales. L'approche heuristique nous a conduits alternativement dans les centres documentaires de France, du Congo Brazzaville et du Gabon. En France, les données collectées l'ont été dans le Fonds d'Archives d'Aix-en-Provence. À Paris, la collecte des données s'est poursuivie dans les bibliothèques du Centre de Recherches Africaines (C.R.A.), du Centre d'Etudes Africaines de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (E.H.E.S.S.) et du Musée de l'Homme. Ont été consultés, les documents écrits par les explorateurs et les missionnaires qui ont visité le Sud du Gabon au XIX^{ème} siècle, ceux des administrateurs coloniaux (récits de voyages, rapports d'explorations coloniaux, romans d'aventures, etc.) ainsi que de nombreuses publications scientifiques (ouvrages, thèses et périodiques). Au Gabon, nous avons examiné les documents d'archives du « Fonds de la Présidence de la République », les importants Fonds d'Archives

privées des missionnaires et avons exploré les documents dans les bibliothèques publiques et certaines autres privées de Libreville et de l'arrière-pays. À Brazzaville, les recherches ont été menées à l'ancienne et vieille bibliothèque de Bayardelle et Nous y avons trouvé les relations, rapports et autres chroniques écrits par les évangélistes, les commerçants européens de l'ère négrière (XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècles).

De façon singulière, la revue de la documentation sur les sociétés précoloniales du Sud du Gabon est d'une grande pauvreté. Cette partie du Gabon a été moins étudiée. Les historiens qui s'y sont intéressés ont privilégié l'époque contemporaine, sans doute à cause de l'existence et de la disponibilité des archives coloniales et des centres de documentation divers. Les époques antérieures, anciennes rebutent par l'absence ou la rareté des sources y relatives disponibles. Aussi, les sources orales se sont-elles imposées à nous. Elles ont fait de l'histoire des sociétés précoloniales de notre aire d'étude des matériaux indispensables, des sources incontournables. Elles constituent une mine d'informations précieuses du fait de leur abondance, et de leur diversité. Sur le plan de la méthodologie nous avons observé la même attitude critique que celle accordée aux sources écrites. Dans la pratique, la différence entre elle se situe au niveau de la collecte des données orales qui, une fois fixées sur un support, reçoivent le traitement, le même, réservé aux sources écrites. Elles obéissent toutes deux à l'application des règles de méthodologie classiques à l'analyse critique (interne et externe) et à l'interprétation.

Pour obtenir les informations recherchées, l'enquête a été précédée d'une phase de préenquête. L'opération a consisté à répertorier, recenser les personnes détentrices des traditions. Toutes les catégories socioprofessionnelles, les individus des deux sexes ont été consultés. Les deux phases nous ont conduits successivement à l'intérieur du pays ainsi qu'au Congo

Brazzaville qui partage une frontière commune avec l'espace étudié. Des informations nous ont été livrées dans plusieurs villages Lemba, Mougoudi, Irogo, Mbengui, BIhongo, Longo, Nyanga-ville et bien d'autres encore...Un champs d'investigation large qui touchait également au Gabon, les chefs-lieux de provinces ainsi que de nombreux villages, quartiers et villes: Libreville, Mouila, Tchibanga, Mayumba, Ndéndé, Mimongo, Fougamou, Koulamoutou, Lastourville, Moanda, Franceville, Okondja, etc.

Les données collectées l'ont été grâce à un guide d'entretien. Les méthodes d'investigation utilisées sont celles susceptibles de faire participer le maximum d'interlocuteurs possibles en élargissant l'aire de recherche pour toucher un grand nombre de localité et d'informateurs au moyen d'entretiens individuels et collectifs. L'ensemble des données a constitué un corpus que nous avons dépouillé et auquel nous avons appliqué le traitement requis aux sources orales (transcription, traduction, analyse critique et interprétation). Le recours à cette méthodologie a donné lieu aux résultats énoncés ci-après.

1. Le peuplement de l'espace géographique : des populations venues de plusieurs ailleurs

Le peuplement de la région est abordé depuis les origines mythiques et historiques qui sont à rattacher aux migrations bantu et pour lesquelles plusieurs hypothèses sont formulées sur le plan linguistique, archéologique et anthropologique. Le colloque de Libreville de 1985 sur l'expansion bantu fixe leur formation au sortir du Nigéria aux environs des I^{ers} siècles du premier millénaire avant J.C. soit, du VIII^{ème} au III^{ème} siècle avant J.C. Les résultats de ce colloque viennent corroborer la thèse des linguistes qui avancent comme origine des langues bantu, un habitat qu'ils situent aujourd'hui dans les savanes qui

chevauchent la frontière actuelle du Nigéria et du Cameroun. Une région connue sous la dénomination de *Grassfields* comme étant la contrée de la plus grande diversité linguistique, le berceau et centre de dispersion des langues bantu (J.H. Greenberg 50), vers le sud en direction du bassin du Congo au début du I^{er} millénaire avant notre ère (J.D. Clark 135).

Les migrations jettent sur des itinéraires divers les ethnies de la sous-région, les approchent autant qu'elles les distancient mais les disposent selon un ordre d'arrivée dont le tracé autorise plus ou moins l'identification des parentés linguistiques et des passerelles d'une ethnie à une autre, d'un clan à un autre. Elles sont ainsi caractérisées par des implantations qui sont le résultat de plusieurs courants de peuplement des populations à la recherche d'un mieux-être, fuyant les conflits, les calamités naturelles, etc. Avant celles-ci, ces populations ont séjournés des siècles durant dans la région congolaise, dans le Loango pour certains, le Royaume téké et les contrées environnantes, pour d'autres. À leur arrivée dans l'actuel Sud du Gabon, elles se sont établies en groupes sociaux de plus ou moins petites tailles en occupant des milieux spécifiques du paysage : les unes sur la côte, les autres à l'intérieur des terres (24 cartes établies identifient ces espaces). Les frontières séparant les différentes aires culturelles loin d'être rigides se présentent comme des espaces-monde dans lesquels les populations établies ont en partage les cultures des communautés que cette frontière est censée différencier. Cela explique l'existence, sur chacune d'elle, d'un certain nombre de traits communs à l'ensemble d'elles.

1.1. Les espaces-monde ou la nébuleuse des rapports entre communautés

Ces populations sont donc multilingues et multiculturelles, elles communiquent au même système de représentations et des pratiques. Loin de les séparer, ses

frontières potentiellement mouvantes les mettent plutôt en contact, en communication. Elles bougeaient au rythme des ambitions des individus. Les jeux des échanges matrimoniaux à la frontière et la nébuleuse des rapports de parenté qui en résultait dans cet espace de proximité qu'on appelle frontière, lieu d'affrontement et de mélange de cultures, le taux de mariage mixte restait croissant. Il s'agit donc de véritables nébuleuses, ces espaces-monde propices aux unions matrimoniales entre les habitants. Les enfants nés de ses unions ont ainsi des droits de part et d'autre de la frontière commune. Ses droits permettaient aux groupes ethniques les plus entreprenants, les plus dynamiques de grignoter des terres sur le territoire de leurs voisins (Bapunu/ Mitsogo, Bisir/Bavea ; Bandumu, Ambaama/Bakaningi, etc.). Ainsi, sur cet espace de métissage le rapport de force en faveur de l'une des deux(2) communautés protagonistes occasionnait que de façon subreptice, la frontière, les hommes et les biens étaient intégrés au territoire de la culture la plus entreprenante qui verra celle du voisin se réduire progressivement ; une annexion en douceur.

Ainsi reconstituer le peuplement de cette région a été une entreprise difficile mais que l'historien que nous sommes, aidée par l'anthropologie culturelle, la linguistique, l'archéologie, etc. a essayé de mener à bien. En effet, des items universels pris à certains registres culturels et le repérage d'un certains nombres d'anthroponymes communs à des communautés ont permis de révéler que cette région du fut autrefois convoquée par un même destin historique. Différenciés par leurs configurations culturelles, ces groupes révèlent des affinités plus ou moins claires entre eux et plutôt larges entre tel et tel autre groupe.

2. Organisation sociale et la construction de l'espace.

La région concernée par cette étude est constituée d'une diversité d'aires culturelles regroupant en leur sein des ensembles socioculturels à appellations différenciées. Ces

ensembles sont organisés autour des mêmes valeurs dominantes dont la langue qui, en dépit des variantes locales, n'est pas un obstacle dans la communication car le parler de chacune d'entre elles s'inscrit dans la même famille linguistique. Ce qui a permis à D. Ngoïe Ngalla de dire que l'unité linguistique de la région relevait de l'ordre de l'évidence (D. Ngoïe Ngalla, p.40). Outre la langue, ces entités sociales ont en partage la culture.

2.1. Les unités sociales de base

L'organisation sociale des ensembles socio-culturels formant les aires culturelles de la région est la même partout. Elle a pour base la parenté. Le régime de filiation en détermine les caractéristiques. Il y a ainsi une organisation sociale fondée sur les femmes et pour cela appelée matrilineage et une autre fondée sur les hommes nommée patrilineage. Dans la région du sud du Gabon, les aires culturelles à régime de filiation matrilineaire, dans lequel l'enfant appartient à sa mère et au groupe de celle-ci sont majoritaires.

Le régime de filiation matrilineaire, aboutit à la formation d'un groupe d'individus généralement formé de plusieurs lignages appelé groupe lignager. Les individus relevant de ce groupe se reconnaissent une origine commune, une ancêtre dont l'existence est vérifiable. À l'opposé, le régime de filiation patrilineaire (minoritaire) se différencie du régime de filiation matrilineaire. Ici l'enfant relève du groupe de son père dont il hérite. Ce groupe est formé d'individus qui se reconnaissent en un même ancêtre dont l'existence est tout aussi vérifiable. Mais le groupe lignager formé de consanguins est articulé à un groupe plus large qui lui sert en quelque sorte d'englobant social. Ce groupe plus large auquel le groupe lignager s'articule est le clan. Celui-ci est formé par un ensemble d'individus qui, comme dans le régime de filiation, se donnent une origine commune ; mais à la différence de celle des membres du groupe lignager, l'existence de cette origine commune est invérifiable.

2.2. Le mythe clanique : un englobant social

C'est par l'articulation au clan qui sert d'englobant social que le groupe lignager acquiert sa reconnaissance sociale et une certaine légitimité. Le clan fonctionne sur une idéologie dont il imprègne ses membres par le truchement de sa devise, chaque clan ayant la sienne. Cette devise exprimée par une formule lapidaire donne la règle de vie et de conduite de tous les membres du groupe. Elle a des conséquences considérables sur les mouvements des populations d'une aire culturelle à une autre, d'un groupe ethnolinguistique à un autre.

Dans les faits, régies par les mêmes coutumes, les codes sociaux, les codes juridiques et les catégories communes de pensées, de croyances religieuses et de rites qui les organisent en culte et en célébration ; les expressions artistiques et littéraires, cet entrelacs culturel a abouti à la formation d'une conscience collective, le mythe par lequel toutes les composantes de l'aire culturelle se donnent une même origine. En effet, le mythe compris comme garant de la cohésion au sein du groupe d'individus vaguement apparentés, leur invente un lien par le sang. En somme, ce lien rattache les membres d'un clan les uns aux autres. C'est ici et maintenant qu'il faut mentionner l'appropriation de la langue de D. Ngoie-Ngalla pour nommer Ngunu, mythe largement répandu dans le sud-ouest du Congo et qui donna un territoire et un devenir identifiable comme histoire, la partie Gabon n'étant qu'une sorte de continuum historique. C'est dire que la parenté par le clan ne connaît pas de frontière, elle la déborde.

2.3. La construction de l'espace et les modalités de la formation de l'ethnie

Appelé groupe ethnolinguistique, ou encore communauté morale, l'ensemble d'individus installés sur un territoire aménagé, dont ils sont propriétaires constitue une identité collective, une conscience collective : l'ethnie. Même si, par essence, le clan circule d'une aire culturelle à une autre, d'un

groupe ethnolinguistique à un autre, il justifie son existence par la possession d'un territoire sur l'espace du sous-ensemble de l'ethnie, qui est l'entité social dont il relève.

L'ethnie est générée par le système de parenté et le régime de filiation qui sont au centre de tout. Elle a une langue, un territoire et une culture. Dans la formation de l'ethnie, l'histoire a une place prépondérante car la formation d'une ethnie se fait dans le temps long, à partir de l'intégration progressive et lente dans un petit foyer originel d'un ensemble d'éléments hétérogènes par leurs origines culturelles et géographiques. Ces éléments de plusieurs ailleurs culturels transcendent leurs différences de départ dans un mouvement dialectique de dépassement et se retrouvent, à terme, fondus dans un même moule culturel. Dans le cas d'espèce appliqué au Sud du Gabon, ceux qui n'étaient Ambaama, Ateye, Bapunu ou Bavili au départ, le deviennent au bout d'un certain nombre de générations. De plus les groupes ethniques ainsi formés n'arrêtent pas de se transformer à partir de l'introduction en leur sein d'apports extérieur. Et en même temps que ces groupes grandissent, les membres partent. Ils vont renforcer d'autres ensembles. De cette dynamique d'évolution on saisit le mouvement d'évolution générale et de transformation de l'ensemble social de l'espace retenu dans l'étude.

2.4. L'organisation socio- politique et l'étendue des pouvoirs du Ngubala

Les modes d'organisation socio-politique s'intéressent davantage aux clans et aux chefferies qu'à la royauté. Celle-ci renvoie au Loango où l'extension de ce royaume côtier du Niari au sud du Gabon, englobe notamment les Bavili, Balumbu, Bapunu et Bavarama.

À la tête de chaque lignage se trouvait un responsable-administrateur du groupe, *ngubala* ou *nguala*, *ketsi*, *kuku*, *katsi*, etc. Il s'agissait du fils aîné des femmes nées d'une même aïeule ou des cousines latérales de celui-ci. De filiation matrilineaire, en

référence à la mère, le groupe place à sa tête cet homme qui assure les pouvoirs de régence, la réalité de ceux-ci appartenant à sa sœur. Celui-ci apparaît avec les critères masculins nécessaires pour la gestion du pouvoir et des choses complexes : la force physique, la puissance musculaire et le volume de la voix, source d'autorité primant sur tout. Sa sœur s'efface, pour le laisser gérer le groupe pour une durée indéterminée. Il est le représentant légal et légitime ; voilà pourquoi on l'appelle *ngubala, nguala, ma katsi, katsi, ketsi*, etc. c'est-à-dire la mère masculine.

La dispersion de centres de pouvoir observée sur les différentes aires culturelles de la région classe, du point de vue de la typologie politique, ces sociétés sous l'appellation de « sociétés acéphales ». Ces sociétés apparaissent sans pouvoir centralisé sans que pour autant elles soient livrées à l'anarchie. L'ordre y règne en l'absence même d'une institution visible l'assurant. En fait, cette institution existe bel et bien et garantit la cohésion sociale, la reproduction de la société et régule les échanges.

3. Les échanges avant l'arrivée des Européens et l'apparition de la traite : une séquence de l'histoire qui s'inscrit dans la longue durée

Les sociétés du sud du Gabon pratiquaient ouvertement des complémentarités et un flux constant d'échanges. Il s'agit des échanges économiques, d'informations, de services, des techniques de production, d'initiation, etc, et surtout les mariages qui élargissaient les zones d'influence des clans ou leur interpénétration.

3.1. Les échanges commerciaux avant l'arrivée des Européens

Dans la région, les échanges commerciaux étaient constitués principalement par les productions des peuples de la

côte et les productions des peuples de l'intérieur des terres. Entre le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle, ces peuples établis mettent en place une organisation, bâtissent une économie, récoltent et emmagasinent ce qui est nécessaire à la consommation quotidienne et le surplus échangé. Cette séquence de l'histoire des peuples du Sud du Gabon s'inscrit dans la longue durée. Le dynamisme de ces civilisations naquit donc du besoin d'échanger en fonction des productions de chaque société. De la sorte, les échanges entre les milieux naturels contrastés établissaient que : ce que produisait l'un n'était pas ce que produisait l'autre alors on se complétait : la forêt et la savane ; la plaine et la vallée ; la côte maritime et l'hinterland, chacun recevant de l'autre ce qu'il ne produisait pas lui-même pour la satisfaction des besoins. Ainsi, les circuits commerciaux qui montaient de la côte vers l'intérieur et ceux qui descendaient vers la côte ; ceux qui partaient d'ouest vers l'est croisaient ceux qui arrivaient d'ouest pour regagner l'est. Ces mouvements dans l'échange débordaient ainsi les frontières du Gabon pour atteindre le Congo voisin auquel s'adosse notre région d'étude.

3.2. La composition du fret sur les circuits d'échanges.

Les produits agricoles et la pêche constituaient en général l'essentiel des productions et articles d'échanges entre les peuples. Etaient considérés articles rares, ceux qui n'étaient pas produits dans tous les milieux naturels, dans toutes les aires culturelles mais nécessaires à la réalisation des desseins des individus. C'était effectivement des biens de subsistance, d'usage quotidien en faible quantité car, quel qu'était le milieu dans lequel on était établi, parce que tout le monde produisait ce qui était nécessaire à la subsistance. Il y avait partout la production d'ignames, de bananes, pour les produits vivriers, pareillement pour certaines productions de l'artisanat : vannerie, poterie, engin de pêche et pour les aliments de bouche : le gibier et le poisson.

Les civilisations agricoles utilisaient le fer dans l'outillage depuis qu'elles avaient abandonné l'usage du bâton à fouir et de la pierre taillée. Désormais, le fer travaillé circulait beaucoup. En effet, le centre-ouest et l'est, de Franceville à Tchibanga, de Tchibanga à Mouila étaient les régions dans lesquelles on organisait de façon intense le commerce du fer. Elles en inondaient tous les marchés de la région. Masuku, Moanda, Mayoko, Idumi, Mayumba, etc. étaient, pour le travail du fer et sa commercialisation, les contrées les plus dynamiques. Plus discrets mais tout aussi important, le marché de la céramique. Les régions du Ngunyi et de la Nyanga à cause de la qualité exceptionnelle de leurs productions les faisaient désirer au loin. Outre le fer et la céramique circulait le sel dont la demande était forte à l'intérieur des terres. Le sel marin de la côte était échangé contre les produits agricoles et artisanaux en provenance de l'arrière-pays. Dès lors le sel produit des salines de Mayumba et de Sette-Cama, sur la côte atlantique, devenait le principal produit au cœur des échanges. Il alimentait toute la région et de là, gagnait les profondeurs du Gabon, en pays atɛye, jusqu'au Congo voisin. Le sel végétal partout présent dans l'arrière-pays sera surclassé par le sel marin qui va devenir une monnaie d'échange pendant la traite négrière.

Mais les hommes et les femmes du Sud du Gabon n'échangeaient pas que leurs productions matérielles sur les marchés locaux (à l'intérieur de leurs aires culturelles) et les marchés inter-régionaux. Ils échangeaient aussi leurs technologies c'est-à-dire l'ensemble des procédés qui leur permettaient d'avoir prise sur la nature de leur milieu et leurs croyances magico-religieuses. Les croyances magico-religieuses (production de l'homme) voyageaient d'une communauté à l'autre en empruntant les mêmes voies de communications que les techniques et les technologies. C'est le cas du *bwete* né dans le Ngunyi et qui se retrouve chez les Bavili du Loango avec des variantes dans le culte.

Il résulte de ces échanges entre les peuples côtiers et ceux de l'intérieur l'établissement des liens de solidarité. Le rapport de parenté ethnique longtemps joua à fond, longtemps, dans la dynamique culturelle. Les échanges resserraient les liens, ils aidaient à les vivre de façon pratique et prononcée. En somme, pour en affirmer l'existence, nous avons évoqué là une séquence de l'histoire des peuples du Sud du Gabon avant l'établissement au XIX^{ème} siècle d'une ère nouvelle, la traite des Noirs.

4. L'avènement de la traite négrière : une ère nouvelle de l'histoire de l'Afrique, du Gabon et de sa région du sud.

L'apparition de la traite fut la conséquence de la connaissance du monde par les Européens poussés par la soif de la conquête des richesses. L'Afrique subsaharienne sous l'emprise de la traite arabo-islamique (IX^{ème}-XIX^{ème} siècle), articulé sur une tradition esclavagiste enracinée dans les mœurs et la culture locale, allait parallèlement subir la traite outre-Atlantique commencée au XVI^{ème} siècle.

Depuis 1518, la tragédie de la déportation des Noirs d'Afrique aux Amériques et aux Caraïbes allait durer 400 ans. 400 ans d'un essor fulgurant de l'occident. Toute l'Afrique noire et Madagascar furent mises à contribution se trouvant ainsi vidés de leurs enfants les plus valides.

4.1. Le développement d'une intense activité commerciale dans le sud du Gabon : Mayumba et Sette-Cama points de ravitaillement des bateaux négriers.

La région de notre étude située en Afrique Centrale avec une façade sur l'Océan Atlantique sera un pôle privilégié dans ce processus ; du fait de sa proximité avec l'île de Sao Tomé et Principe située aux larges de sa côte. Notons également que les Noirs y pratiquaient déjà la culture de la canne à sucre dès 1540 (A.F.X. Atoz Ratanga 41). Les ports d'embarquement pour le

Nouveau Monde furent Fernan-Vaz au nord, Sette-Cama et Mayumba au sud. Les bateaux portugais qui pratiquaient déjà un commerce multiforme à partir de Loango et de Sao-Tomé eurent besoin de points de ravitaillement. Ils s'établirent donc à Mayumba (1844), aboutissement de toutes les voies de commerce de l'arrière-pays. Plus loin, la région de la Lékoumou aujourd'hui en République du Congo (au Sud de Mayumba), et le Royaume de Loango avaient le contrôle sur Mayumba et les pays de la Basse Nyanga (D. Ngioe Ngalla 22-23). Il se créa ainsi un axe qui partait de la cuvette congolaise traversait les plateaux batéké, la Lékoumou, pour gagner Mayumba ; Sette-Cama étant davantage le terminus de l'axe reliant les pays de l'Ogooué à la mer.

L'entreprise négrière dans cette région consistait à tirer des profits conséquents de l'échange des produits européens contre les produits des populations de l'arrière-pays. Elle mettait en relation une suite d'ethnies qui se relayaient les unes les autres, entre les producteurs locaux et les traitants européens sur la côte. Au nombre des produits locaux, outre les pointes d'ivoire, le caoutchouc, le bois rouge, etc., l'esclave devient le produit de premier choix (J. Manomba Mouketou, Libreville).

Du XVII^{ème} à la fin du XIX^{ème} siècle, la région s'ouvrit davantage au marché de la côte atlantique animé par les négriers. Ils jetèrent sur les circuits commerciaux, un ensemble d'objets inconnus, des biens nouveaux en usage dans les échanges. Des biens nouveaux qui créaient des besoins nouveaux chez les populations noires dont beaucoup n'avaient de valeurs marchandes que parce qu'ils suscitaient la curiosité des populations indigènes. Des bibelots sans valeur d'échanges accédèrent au rang d'articles de valeur. À côté de ces bibelots se trouvait le sel marin sorti des manufactures d'Europe et, à cause de sa qualité, est devenu une monnaie d'échanges. Des objets divers dont la possession avait changé le statut social et le destin de leur propriétaire. Dans les régions de Mayumba et Sette-

Cama, grâce à la concurrence entre les Européens (Portugais, Hollandais, Français notamment), l'intensification du trafic au XVIII^{ème} siècle (1720-1750) fit de cette région côtière une véritable plaque tournante, un pôle d'attraction commerciale qui touchait l'intérieur du pays : les peuples de l'hinterland trouvaient à la côte un important débouché pour leurs produits.

Les relations commerciales qui se développaient jusque-là entre les populations autochtones de l'intérieur et ceux de la côte vont désormais insérer les Européens. Dans l'échelle de valeur des produits on intégra le Noir comme produit dans les relations d'échanges avec l'Europe. Ainsi, installés dans les comptoirs basés sur la côte (J. R. Koumabila 217), les Européens qui mirent l'homme comme produit d'excellence en tiraient d'avantage profit, que les notables locaux. En effet, par l'activité de la traite négrière, une partie de la population s'enrichit dans le commerce. Les *fumu*, dignitaires et natifs de la contrée, intermédiaires et partenaires de commerce détenaient le monopole des transactions commerciales grâce auxquelles ils amassaient des biens, des richesses. Ils jouaient un double rôle : ils donnaient à la fois leur accord pour la réduction en esclavage des membres de leurs familles et de leurs sujets et servaient d'intermédiaires entre les recruteurs et les futurs mis en gages. Ce nouveau trafic se fit par le biais des voies et moyens de communication naturellement existants. En effet, de manière générale, les esclaves provenaient de l'ensemble de la région d'étude. D'où l'importance des voies et moyens de communication utilisés entre l'arrière-pays et la côte. Ils drainaient des produits locaux et des esclaves ethnies diverses par voies fluviales et par voies terrestres.

4.2. Les structures d'appui au bon déroulement des transactions commerciales

Pour la bonne marche des affaires, facilitée par des réseaux de type complémentaires effectués sur de longues

distances, la circulation des produits, des marchandises et des esclaves, leur sécurité et celle des personnes était assurée par les structures telles que la parenté interethnique, le partenariat commercial et les alliances matrimoniales.

Les *fumu* nantis, maîtres du commerce étaient les uns pour les autres des partenaires commerciaux. Ils étaient les uns pour les autres ce qu'un ensemble de groupes ethniques désignaient sous le vocable de *bakangə* ou *batete* c'est-à-dire partenaires de commerce. Chacun d'eux était : "...en relation avec celui qui était susceptible de lui fournir ce qu'il désirait et de devenir pour lui et sa famille un partenaire de commerce durable" (G. Dupré 628). Nouant des relations interpersonnelles et de groupes par des échanges de femmes de même et d'ethnies différentes (G. Mangala Mouanda, Ndéndé), ils protégeaient leurs intérêts, alimentaient les échanges en produits et en cadeaux dans le but de générer un climat favorable à la bonne marche des affaires.

5. La traite négrière : quel impact sur les sociétés du sud du Gabon ?

La traite des Noirs, activité commerciale de grande ampleur connu son plus bel essor à partir du dernier tiers du XVIII^{ème} siècle. Cet essor se poursuivit jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Elle marqua les civilisations africaines affectées profondément par les systèmes des échanges alors en vigueur.

5.1. La déliquescence de l'économie de la région.

Le placement d'articles européens dans les circuits commerciaux locaux affecta la production et l'échange des marchandises traditionnelles : sel marin de fabrication locale, pagens de raphia, poterie, objets en fer forgé etc. Dans cette production, ne résistèrent que six (06) produits dont les négriers européens se montraient friands : les pointes d'ivoires, les queues de buffles pour leur valeur marchande, le caoutchouc, le

bois rouge, les peaux de félins et surtout les esclaves. Le troc pratiqué appauvri les populations : la marchandise européenne était échangée contre ces produits à forte valeur ajoutée, rentables pour l'économie occidentale, contre des produits de pacotilles à majorité en provenance de l'Europe pour les peuples du Sud du Gabon. D'une économie en partie destinée à la subsistance ils en avaient transformés en une économie marchande d'échange mondial qui pénétra l'intérieur des terres. Une économie qui ébranla le tissu économique et social et dont le premier objet du trafic devint l'homme, l'esclave devenu produit de haute valeur non maîtrisée, destiné à l'exportation. La situation fut que le commerce traditionnel se mit à périlcliter. Ce fut le déclin de l'industrie autochtone.

5.2. Le bouleversement de l'ordre social et l'apparition d'une nouvelle classe sociale

La traite des Noirs ne bouleversa pas que les principes et les règles qui ordonnaient l'univers économique mondial, elle touchait grandement l'ordre social dans la région du Sud du Gabon. Des principes nouveaux définirent progressivement les normes et les fondements de la nouvelle société qui se mit en place. L'organisation née de la traite des esclaves connue des bouleversements sociaux par la rupture des liens parentaux traditionnels. Désormais, l'intérêt matériel régissait les rapports sociaux. . Le commerce rompit l'ordre et l'équilibre social ancien. Les pratiques morales furent bafouées entraînant la dislocation de la famille et des groupes lignagers naguère soudés autour d'un patriarche, le *Ngubala* ou *Katsi*, *Ketsi*, *Kuku*, etc. La richesse produite se concentra entre les mains d'une élite politique et sociale, les *fumu*. Un ordre social et politique nouveau émergea, constitué d'une aristocratie de marchands locaux, enrichie dans la traite des esclaves et des biens divers. Celle traditionnelle locale s'en trouva disqualifiée. Cette nouvelle classe de notables, véritables dynasties de potentats,

formée sans légitimité selon les règles de droit traditionnel, s'imposa désormais à toute la société. Leur haut degré de fortune leur donnait des ambitions politiques. Aussi, lorsque l'administration coloniale se mit en place, devinrent-ils des auxiliaires précieux dans l'administration.

Parmi les premiers phénomènes d'ampleurs observés au niveau démographique, les déplacements massifs des populations. Des zones d'insécurité, elles s'orientent vers des espaces de plus grandes sécurités qui deviennent à leur tour des zones d'insécurité, puisque la chasse des négriers ne s'arrêtait pas, poussant l'homme jusqu'à ses derniers retranchements, à la recherche d'un abri de survie plus sécurisé. Ainsi, les peuples mitsogo, gapindzi, bavové, bavia, ivili, etc, partirent de l'estuaire du Como vers le Moyen-Ogooué puis vers le ngunyi. Les conséquences de ses déplacements furent bientôt un mélange, le mélange de leurs différences qui allait entrainer une redéfinition de la composition démographique et socio-culturelle des régions affectées par le phénomène de la traite.

5.3. La hiérarchie des groupes ethnolinguistiques comme conséquence socio-psychologique.

Comme autres phénomènes socio-psychologiques engendrés par la traite négrière, la hiérarchie des groupes ethnolinguistiques. Un phénomène caractérisé par le mépris et le rejet des groupes ethniques entrés tardivement en contact avec les Européens, difficile à établir mais d'évocation nécessaire. Se mit alors progressivement en place, l'idéologie des ethnies supérieures dans laquelle les notables enrichis dans la traite des Noirs se montrèrent fort actifs. Et dans la proclamation de leurs supériorités sur les groupes ethniques de l'intérieur des terres qu'ils traitaient de sauvages, ceux de la côte s'affirmaient être des blancs authentiques sous leur peau noire prétendaient certains d'entre eux, majoritaires : *Mvili Tchibamba*,

Enfin, cette nouvelle forme d'exploitation instituée par l'idéologie de la traite des Noirs va s'établir dans la pratique des relations entre les populations de l'arrière-pays, celles de la côte et les Occidentaux. Cette nouvelle identification des groupes socio ethniques du Sud du Gabon préfigura la colonisation. La nouvelle organisation qui s'en suivra avec la mise en place d'un appareil administratif, et des sociétés concessionnaires chacune identifiant une nation européenne établie, va entériner le fait colonial. Pour la dizaine de sociétés qui occupaient le territoire du Gabon, un certain nombre d'entre elles prirent possession du Sud du Gabon. Dans sa diversité, la colonisation en marche invita à un nouvel aménagement qui se fit lors du congrès de Berlin de 1885.

Conclusion

Nous avons écrit, après une longue et minutieuse enquête, l'histoire du Sud du Gabon. Ce travail décrit le peuplement de la région par des populations pour la plupart venus de la région voisine du Congo, les grandes caractéristiques sociales, économiques, politiques et les croyances religieuses des civilisations agricoles jusqu'à l'avènement de la traite négrière.

Cette recherche sur l'histoire du Sud du Gabon nous a permis de circonscrire qualitativement trois grandes séquences. La première est celle de l'histoire longue du mode de vie des populations autochtones qui se déroulait dans la quiétude et la plus grande discrétion. La vie au quotidien reposait sur le souci de se nourrir, s'abriter, se vêtir, échanger ; créer et inventer comme dans le cas du rapport de l'homme à l'art où l'esprit et le génie des peuples de cette région éclatent. Parmi les illustrations : la décoration des nattes, le façonnage et la décoration des poteries et, bien entendu, la beauté indépassable des masques et des reliquaires où triomphe le génie de l'esprit universel qui déborde les siècles et les civilisations.

La deuxième époque s'ouvre sur un drame qui refuse de se refermer : la traite négrière. Elle mit à mal les équilibres socioéconomiques et culturels qui ont eu du mal à se refaire. La désorganisation sociale eut pour conséquence non seulement les migrations secondaires et la recomposition démographique consécutive des aires culturelles mais également la sous-exploitation des biens et des productions remplacés désormais par des marchandises venues d'Europe. Au départ de l'entreprise négrière une première phase typiquement économique et commerciale tira profit de l'échange des produits et marchandises européennes contre des ressources naturelles et des produits locaux à haute valeur ajoutée en provenance de l'arrière-pays. De ce commerce se fit jour une élite sociale et politique locale enrichie dans la traite qui s'imposa à toute la société. L'intérêt matériel régissait désormais les rapports sociaux. La dislocation de la société se poursuivit après la fin de la traite négrière. Le Sud du Gabon entra dans une autre ère, toute aussi mouvementée et empreinte de violence, celle de l'impérialisme français organisé sur la base des compagnies concessionnaires. Les populations s'opposèrent à ce qu'elles qualifièrent d'ingérence dans les affaires autochtones. Sans répit, cette région comme le Gabon et l'Afrique toute entière entra à nouveau dans l'histoire du monde par un autre processus de régression économique, social et culturel.

Sources et Références bibliographiques

Sources

Mangala Mouanda Georges. Mupunu du clan *Jenji*. 80ans environ. entretien du 08/02/2005 Ndéné.

Manomba-Moukétou Julienne. Mupunu du clan *bujalə*, (lignage *diburə-kumbə- n'obembi*). Née vers 1925. Entretien du 20/01/2016 Oloumi, Libreville.

Chaillu P. Belloni Du. (1868). *L'Afrique sauvage, nouvelles expéditions au pays des Ashango*. Paris : Michel Levy-frères.

Bibliographie

Clark J.D. (1970). *The prehistory of Africa*. New York: Praeger Publishers.

Dupré G. « Le commerce entre sociétés lignagères, Les Nzabi dans la traite à la fin du XIX^e siècle (Congo-Gabon) ». *Cahiers d'Etudes Africaines*, XII-48, 4^e cahier, MCMLXII, 1972, pp. 616-658.

Greenberg J. H. (1966). *The languages of Africa*, The Hague: mouton. (2^{ème} éd.). 180 p.

Ngoie Ngalla D. (2010). *Au royaume du Loango, les athlètes de Dieu, 1880-1930*. Paris : Publibook, - (2011). *Aux confins du Ntotila, entre mythe, mémoire et histoire*. Paris : Bajag-Meri. 230 p.

Pechuël Loëche E. Gussleldt P. et Falkenstein J. (1888). *Die Loango expedition (1875-1877)*. Leipzig : Verlag von Eduard Baldamus.

Ratanga Atoz F.X. (1999). *Les peuples du Gabon occidental pendant la première période coloniale (1839-1914)*. Tome 1, Libreville: éd. Raponda Walker. 359 p.